

Naomi Klein

La stratégie du choc

La montée d'un capitalisme du désastre

Leméac/Actes Sud, 2008

Dans son ouvrage intitulé *Le grand bond en arrière* (Fayard, Paris, 2005), Serge Halimi a suivi avec minutie la bataille acharnée menée par quelques idéologues du capital pour faire prévaloir la conception, finalement triomphante, que la crise systémique actuelle nous offre l'occasion de déconstruire. Deux grandes figures s'y dégagent, qu'il suit minutieusement à la trace, celle de Friedrich van Hayek et celle de Milton Friedman, derrière lesquels se rangent et s'activent les « Chicago Boys » du second.

Pugnacité, ténacité, acharnement, constance dans l'effort, cohérence de la théorie et de l'action, telles sont les « qualités » principales de ces personnages. Naomi Klein nous apprend d'ailleurs que certains les nomment les « Bolcheviks du marché », hommage douteux à la persévérance de leurs efforts et au « radicalisme » de leurs positions théoriques.

Leurs thèses ? Il faut abaisser toutes les entraves à la libre circulation des capitaux et à la réalisation du profit ; pour cela, il s'agit de vider l'État de toutes ses fonctions « régulatrices »,

et n'en conserver que les fonctions régaliennes et répressives qui permettent de mater les inévitables résistances des peuples ; il faut même privatiser tout ce qui peut l'être dans les fonctions de l'État, jusqu'à l'armée (on le voit en ce moment même en Irak où il y a davantage de combattants relevant de compagnies privées que de soldats US), aux prisons, aux forces de police.

L'ouvrage d'Halimi était très précisément documenté, rigoureux et à ce titre extrêmement intéressant.

Celui qu'a publié récemment Naomi Klein, *La stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre* (Leméac/Actes Sud, 2008) est tout aussi largement et sérieusement documenté. Mais si le premier pouvait être d'une lecture parfois ingrate, celui-là est passionnant de bout en bout, aussi virtuose parfois qu'un roman de John Le Carré, haletant, souvent surprenant.

Il reprend pour l'essentiel l'analyse de fond qui était celle d'Halimi, mais Naomi Klein traite, elle, de la manière dont ces thèses ont pu se transformer en actes de gouvernement ; elle

montre comment ces principes, rejetés par les peuples, et démocratiquement battus partout où ils ont leur été soumis, ont pu être néanmoins mis en œuvre.

Elle fait débiter cette histoire (qui est encore aujourd'hui la nôtre) dans le secret de laboratoires clandestins de la CIA où un psychiatre allumé, le Docteur Cameron, qui fait penser à la fois au sinistre médecin nazi Josef Mengele et au Docteur Folamour de Stanley Kubrick, expérimente des techniques innovantes d'interrogatoire. Nous sommes en effet au début des années cinquante, et aux premiers moments de la Guerre froide. Comment briser la volonté et l'entraînement des « agents » soviétiques ? Le Dr Cameron a une réponse : si l'on soumet un individu à un choc psychologique extrême (en ayant recours à toutes les formes de torture, d'effroi massif, allant jusqu'à la privation sensorielle totale), on provoque un effondrement psychologique temporaire qui lui interdit toute stratégie de résistance. La CIA tirera de ces « travaux » un manuel d'instruction de ses agents aux techniques de torture et d'interrogatoire, le manuel Kubark.

Mais d'autres personnages que les agents de la CIA s'intéressent au problème « théorique » que Cameron a posé et aux réponses qu'il y apporte. Et en particulier les fanatiques du marché qui entourent Milton Friedman à Chicago. Pour eux, la question se pose autrement : comment briser les résistances de peuples entiers à la cure « nécessaire » qui doit être imposée aux économies des pays capitalistes ? Car ces peuples s'y opposent. Le premier terrain d'exercice en grandeur réelle va être offert par le Chili. Le peuple chilien vient, en 1971, de porter au pouvoir un gouvernement d'Union de la Gauche qui prétend au contraire, lui, renforcer les fonctions

redistributrices de l'État.

Les « Chicago Boys » vont élaborer un programme clé en main, d'une extrême minutie, sur ce qui devrait être mis en œuvre selon leur doctrine. Pour le mettre en application, il faut que soit appliqué au peuple chilien ce choc psychologique extrême dont le Dr Cameron affirme qu'il brise toutes les résistances. Reste à trouver le bras armé qui appliquera la stratégie du « choc et de l'effroi ». Avec l'aide de la CIA et de Kissinger, ce sera chose faite avec le coup d'État du 11 septembre 1973 dirigé par Augusto Pinochet. Massacres, emprisonnements, terreur absolue : la résistance est détruite, paralysée, annihilée. Dans les pas mêmes des assassins, les « Chicago boys » débarquent et mettent minutieusement en œuvre le plan concocté préalablement.

Naomi Klein entreprend alors de suivre, à partir de cette première mise en application, les parachutages successifs des « Chicago Boys » et de leurs émules, formés désormais au grand jour dans toutes les universités du monde. Et ce qu'elle révèle de manière parfaitement convaincante et, répétons-le, parfaitement documentée, c'est le caractère systématique d'une stratégie qui alterne les actions « à la chilienne », où il s'agit de mettre au point coups d'État et incursions violentes (Argentine, Indonésie, par exemple) et les actions « opportunistes ». Car c'est bien souvent dans l'exploitation résolue de circonstances fortuites (ainsi des catastrophes « naturelles » de la Nouvelle-Orléans ou du Sud-Est asiatique) que surgit l'occasion de faire passer en force les plans jusque-là retardés : à la Nouvelle-Orléans, à l'occasion des immenses inondations, il s'agit de chasser enfin les populations noires et pauvres de quartiers entiers, potentiellement « juteux » en termes de

tourisme ; leur résistance l'avait jusque-là interdit. La vague monstrueuse du lac Ponchartrain, digues vétustes effondrées, va permettre de faire « table rase ». Dans le Sud-Est asiatique, c'est une autre vague, encore plus monstrueuse, qui va tout dévaster et balayer, débarrasser les plages (« féériques », comme le disent les dépliants des agences de voyage internationales) des « pouilleux » qui les encomrent de leurs cabanes et de leurs barques de pêcheurs, pour y construire enfin les hôtels aux normes internationales que les opérateurs du tourisme trépignent de pouvoir y implanter. Slavoj Žižek a raison, dans une tribune publiée dans *Libération* du 3 novembre 2008, de souligner que les capitalistes réfléchissent avec le même cynisme à l'exploitation lucrative qu'ils pourront faire des territoires « libérés » par le réchauffement climatique, et aux économies que leur permettront les trajets raccourcis par la libération du pôle des glaces qui l'encomrent...

LA THÉORIE DU COMLOT

Personne ne s'est avisé de réfuter les faits rapportés par Naomi Klein, ni même de nier les thèses qu'elle prête à van Hayek ou à Friedman : ils ont assez écrit, et avec assez de clarté pour que cela soit vain. Quant aux faits, ils sont d'une terrible évidence pour qui veut les voir. Non, la ligne de résistance aux effets potentiellement ravageurs de son travail pour le système a été celle de la « théorie du complot ». Parfois brutalement, parfois de manière plus douce, on lui dit : « *Madame Klein, tout cela est bien beau ; mais n'avez-vous pas cédé au "complotisme" ? Des laboratoires secrets de la CIA aux plages de Thaïlande, enfin, Madame Klein... !* »

Cette objection, qui a été tentée dans

toute une série de circonstances (à *France Culture* entre autres, avec les inestimables chroniqueurs du matin), et à laquelle Naomi Klein a appris à répondre avec beaucoup de persuasion, mérite qu'on s'y arrête vraiment sérieusement. Et ce pour plusieurs raisons.

La première est que cette accusation est sans fondement. Il n'y a pas « complot », avec ce que cela suppose de secret, de cellule d'initiés. Friedrich van Hayek, Milton Friedman et leurs disciplines agissent à visage découvert. Ils écrivent, enseignent, animent des conférences partout dans le monde. A vrai dire, des journalistes sérieux et persévérants auraient pu les suivre pas à pas au fur et à mesure, comme le feront rétrospectivement Serge Halimi et Naomi Klein. La plupart ont préféré relayer leurs thèses, les épouser avec enthousiasme. Plan B tient une chronique « avant » « après » la crise dans son dernier numéro... C'est accablant. Et les plus âgés des lecteurs se souviendront avec rage de l'émission de télévision animée par le sinistre Montand, intitulée *Vive la Crise*, où Serge July et, déjà, Laurent Joffrin braimaient leur adhésion obscène à la vague dérégulatrice qui balayait alors la planète.

Il s'agit d'ailleurs si peu d'un « complot » que Serge Halimi a soigneusement établi que leurs théories et leurs propositions ont, dans un premier temps, été refusées par les dirigeants capitalistes, satisfaits des « compromis » nés de la Seconde Guerre mondiale. Un débat sérieux et tendu a lieu dans les sommets des directions impérialistes. Il suit pas à pas le combat âpre et persévérant que mènent les deux idéologues jusqu'à ce que l'équipe Reagan, suivie par celle de Thatcher (celle-ci à la faveur de la guerre des Malouines, comme le démontre

Naomi Klein), les mettent en application à grande échelle.

Naomi Klein cite abondamment les textes où ces théoriciens extrémistes s'interrogent sur les moyens de faire appliquer à tout prix des plans qui, par ailleurs, ont une existence parfaitement officielle et publique. Les agissements du Dr Cameron ou de certains autres « scientifiques » stipendiés qui ont travaillé dans le même sens, ont été révélés et condamnés par des tribunaux, où certaines de leurs victimes les ont poursuivis. Les activités de la CIA et autres officines diverses ont été révélées par des documents déclassifiés et par des mémoires largement diffusés et tout à fait publics (comme ceux de Kissinger lui-même). Ce sont les sources tout à fait officielles de Naomi Klein, qui rapporte plus qu'elle n'interprète, dans une tradition journalistique anglo-saxonne qui a souvent justement cette vertu. Il n'y a donc pas de « complot ».

EMPECHER DE LAISSER
APPARAÎTRE
LA COHÉRENCE
DES ATTAQUES ET LEUR
SOURCE UNIQUE

Mais l'argument-massue de la « théorie du complot » a bien sûr d'autres fonctions. Il aboutit à interdire toute tentative de dégager une cohérence entre des événements que nous percevons comme disparates, contingents, discontinus. Il est d'ailleurs troublant de se rendre compte, lorsqu'on a été un militant plutôt conscient et « armé », peu susceptible de naïveté, pendant toute la période que couvre le travail de Naomi Klein, que cette cohérence ne nous est pas vraiment apparue. Le fil conducteur

de la dérégulation forcenée ne s'est révélé que petit à petit, et plutôt tardivement. Le caractère « franco-français » de notre mode de pensée y a sans doute aidé.

Pour ne prendre que ces deux exemples, il ne semble pas que nous ayons compris ce qui se jouait dans la prise de pouvoir de Eltsine (le chapitre que Naomi Klein consacre à la Russie est sous-titré : « La Russie choisit "l'option de Pinochet" »), ou dans la répression par Deng de la mobilisation de la place Tiananmen. Sur ce dernier sujet elle affirme : « *De la même façon que la terreur à la Pinochet avait ouvert la voie au changement révolutionnaire, la place Tiananmen rendait possible une métamorphose radicale, sans risque de rébellion. [...] C'est donc dans ce climat de terreur à l'état brut que Deng entreprit ses plus ambitieuses réformes.* » Et elle cite David Harvey, anthropologue américain familier des séminaires marxistes, « *Ce n'est qu'après Tianamen, au moment où Deng entreprit son célèbre voyage dans le sud du pays, que "le gouvernement central mit tout son poids dans la balance en faveur de l'ouverture au commerce extérieur et à l'investissement étranger direct"* » (p. 232-233).

Le mot « complot » a cette fonction de déconsidérer, de décourager les efforts destinés à remonter aux causes premières de ce qui apparaît comme des coups successifs mais apparemment disparates.

Or, ne pas comprendre ce fil conducteur, c'est affaiblir la capacité d'y résister, d'en alerter les salariés et les jeunes qui les subissent avec la dernière brutalité. Qui encaissent ces offensives destinées à semer le choc et l'effroi. Qui en tirent l'impression qu'un sort mauvais s'acharne contre eux, et que rien ne peut y être fait. Que tout cela est trop fort pour nous, et qu'on ne peut y résister.

NIER L'EXISTENCE D'UNE CLASSE CAPITALISTE...

La théorie du complot a une autre vertu : elle vise à nier que la classe dominante a un « plan », ou plutôt qu'elle envisage des scénarios, les discute sans cesse, en adopte et en rejette. En un mot, a une conscience de ses intérêts de classe, débat des meilleurs moyens de les faire prévaloir, puis les applique avec détermination, les choisit politiques des directions qu'elle se donne se faisant sur ces critères. Cacher ces scénarios, c'est cacher que cette classe existe, et freiner de toutes les façons possibles la nécessité pour les classes opprimées de prendre conscience de leurs propres intérêts, et de l'urgence qu'il y a à se dresser comme classe face à la classe dominante.

De ce point de vue, en répondant à toute tentative de comprendre la cohérence de l'action des capitalistes comme classe à la fois homogène et différenciée qu'il s'agit d'une vision « complotiste » de l'histoire, une bataille idéologique acharnée se poursuit. C'est celle déclenchée depuis

quelque trente ans contre tous les « méta-récits », contre les « fresques historiques ». Cette bataille a été largement menée à la fois par les historiens disciples de François Furet et par les « nouveaux philosophes » à la BHL. Brosset un tableau d'ensemble, dégager les effets de la lutte des classes, avec une visée émancipatrice, c'était poursuivre une visée « totalitaire ». Au bout, Auschwitz, Hiroshima, et pour enterrer l'espoir qui restait attaché à Octobre, le Goulag. Il fallait tuer « l'illusion », la rejeter définitivement dans le passé, et, comme le concluait *Le passé d'une illusion*, « se résoudre à vivre dans le monde tel qu'il est ».

Dans les toutes dernières années, cet interdit s'est doublé de l'accusation d'« antisémitisme avoué ou larvé », un complot ne pouvant en vérité être ourdi que par une internationale secrète, franc-maçonne ou juive...

...ET DE LA LUTTE DES CLASSES ELLE-MEME

Or c'est bien l'une des vertus de ce travail de Naomi Klein que d'établir avec beaucoup de vigueur et de précision que les faits qui se sont succédé depuis les années soixante-dix et,

avec plus d'intensité encore et plus de cohérence, depuis la prise du pouvoir par Reagan et par Thatcher relèvent d'un scénario entièrement dicté par une classe hautement consciente de ses intérêts de classe, et combattant avec vigueur pour impuissanter les salariés, les jeunes, les dépossédés à y résister.

Le frère de Sarkozy, se présentant (sans succès) à la tête du MEDEF, déclarait « *Je ne sais pas si la lutte des classes existe, mais ce que je sais, c'est que nous la gagnons tous les matins* ». Les rododromes provocatrices sont certes une spécialité familiale. Mais celle-ci nous signale que François Fillon avait probablement raison en prétendant avoir « gagné la bataille idéologique ».

La crise qui s'est depuis déchaînée, et qui n'en est qu'à ses débuts, va remettre beaucoup de choses en question. Elle marque peut-être la fin de l'épisode du triomphe idéologique de Milton Friedman. Mais c'est pour mieux mettre au centre le caractère implacable de la lutte des classes, et son caractère mondial.

Naomi Klein nous aide à apprécier cette dimension. En cela, sa lecture est à la fois passionnante et utile.